

Pierre Anctil. *Histoire des Juifs du Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 2017, 504 p.

Christine Chevalier-Caron

Volume 19, numéro 1-2, automne 2018, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1070076ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1070076ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevalier-Caron, C. (2018). Compte rendu de [Pierre Anctil. *Histoire des Juifs du Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 2017, 504 p.] *Mens*, 19(1-2), 213–218.
<https://doi.org/10.7202/1070076ar>

que le Québec doit être le foyer national des Canadiens français ou Scott, que la centralisation serait le meilleur moyen d'assurer une certaine justice sociale au Canada. Même si l'idée ne se retrouve pas dans le livre de l'historienne Lapointe-Gagnon, on peut se permettre le parallèle suivant : la Commission anticipe en quelque sorte ce que deviendra le monde universitaire, un vaste dialogue de sourds où chacun se réclamant de la science campe en définitive sur ses propres positions.

Notons, en terminant, que l'ouvrage est beaucoup plus riche que le bref portrait que nous avons esquissé ici. Il permet de comprendre l'ampleur des travaux menés par la Commission, les nombreuses (et surprenantes) antennes internationales des équipes de recherche, l'émergence de certains concepts clés retenus dans les rapports finaux (comme le concept de « majorité généreuse », si cher à Laurendeau) ou alors la pression qui est mise sur le gouvernement pendant toute la période que dure la Commission par ceux qui la critiquent. On l'aura aisément compris, le livre de Valérie Lapointe-Gagnon, paru il y a à peine quelques mois, s'inscrit déjà comme un incontournable de l'histoire intellectuelle de la commission Laurendeau-Dunton et son auteure, comme l'une des historiennes les plus prometteuses de sa génération.

— François Charbonneau
École d'études politiques, Université d'Ottawa

Pierre Anctil. *Histoire des Juifs du Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 2017, 504 p.

L'histoire des Juifs du Québec s'est (re)constituée au rythme de vagues migratoires qui se sont succédé pendant quelques siècles et dont les contextes de départ et d'arrivée étaient bien divers. En conséquence, l'expérience de la communauté juive, voire des communautés juives vivant dans cette province est complexe et multiple, tant sur le plan des pratiques institutionnelles, militantes, sociales, religieuses, langagières qu'artistiques. Bien que cette hétérogénéité rende plus difficile l'écriture d'une histoire globale de la

présence juive dans cette province, en publiant *Histoire des Juifs du Québec*, Pierre Ancil a tenté de relever le défi de réunir l'ensemble des connaissances sur le sujet afin de contribuer à l'historiographie francophone et de nous proposer cette imposante synthèse. À quand remonte la présence des premiers Juifs sur ce territoire qui allait devenir le Québec? Qui étaient-ils et d'où venaient-ils? Guidé par ces questionnements, Pierre Ancil commence son étude en 1627, année où la présence juive en Nouvelle-France est formellement interdite, et ne la clôt qu'au tournant des années 2010. S'intéressant aux populations juives du Québec sur une période de près de 400 ans, l'historien montre comment cette communauté plurielle s'est constituée au fil des migrations et en quoi son histoire est indissociable de l'expérience prémigratoire. Pour chaque vague abordée, Ancil décrit les contextes sociopolitiques d'origine et d'arrivée, tout en établissant des liens entre les deux, ce qui constitue l'une des forces de cet ouvrage. Cette approche permet à la fois de saisir les conditions de départ et les modalités d'établissement des communautés à l'étude. Il répète cet exercice dans les cinq premiers chapitres afin de dégager l'expérience propre à chaque sous-groupe et de cerner les dynamiques parfois complexes entre les différents groupes qui forment la communauté juive d'aujourd'hui.

Dans son premier chapitre, qui couvre la longue période allant de 1627 à 1900, Ancil s'intéresse aux premières présences juives du Québec. Cherchant d'abord à prouver qu'elles remontent potentiellement à l'époque où les Juifs étaient interdits sur le territoire, il présente ensuite les premières familles qui s'y sont illustrées ainsi que la mise en place de congrégations et d'institutions sociales qui y ont été fondées. Sa démonstration permet aux lecteurs de saisir que, déjà au *xix^e* siècle, la communauté juive, principalement établie à Montréal, ne pouvait pas être abordée comme un tout et que les membres, en fonction de leur origine et de leur culture, n'entrevoient pas nécessairement leur avenir et leurs institutions de la même manière. Déjà hétérogène, la communauté allait encore se diversifier avec l'arrivée de milliers de Juifs est-européens

au Canada. En effet, la communauté juive, qui ne comptait que quelques centaines d'individus dans les années 1870, rassemble près de 28 000 personnes en 1911.

Dans le troisième chapitre, «La grande migration, 1900-1919», l'auteur explique comment leur établissement à Montréal a été marqué par l'émergence d'une vie culturelle yiddish, d'une culture militante, notamment en ce qui concerne le syndicalisme, et la mise en place d'institutions religieuses et sociales. Anctil, qui, rappelons-le, est un spécialiste de la communauté juive d'origine est-européenne et maîtrise le yiddish, nous offre une section particulièrement riche et révélatrice du dynamisme de la communauté juive au début du dernier siècle. Rappelant à son lectorat qu'il y a un ralentissement considérable des flux migratoires juifs d'origine est-européenne, ce chapitre porte davantage sur les conditions de vie et d'établissement de ces populations dans le contexte montréalais de l'entre-deux-guerres. Anctil indique comment l'expérience des populations juives se distingue de l'expérience vécue par les autres groupes issus de l'immigration récente, sans tomber dans le piège de l'essentialisation. Abordant comme principaux thèmes les conditions économiques, la vie culturelle et artistique foisonnante en langue yiddish, la question scolaire complexe et l'antisémitisme des francophones, il montre, particulièrement pour ce qui est des domaines de l'économie et de l'éducation, que les parcours et les manières d'entrevoir l'avenir communautaire ne peuvent pas être abordés de manière homogène.

Bien que le chapitre suivant porte sur les années 1939-1945, Anctil commence son exposé beaucoup plus tôt afin de présenter la renaissance du Congrès juif canadien et la montée du nazisme dans les années 1930. S'intéressant à la fois aux contextes canadien et européen, il aborde tout autant la participation du Canada au conflit que les réactions suscitées par la Shoah dans différents milieux. Ce chapitre apparaît particulièrement utile puisqu'il aide à déconstruire le mythe tenace de l'hospitalité canadienne alors que l'auteur mentionne le refus du gouvernement canadien d'accueillir

des réfugiés juifs ainsi que l'attitude négative de nombreux parlementaires à Ottawa et à Québec. En plus des terribles bouleversements provoqués par la Seconde Guerre mondiale et la Shoah, la vie juive canadienne et mondiale se voit transformée par la création de l'État d'Israël et la consolidation du bloc de l'Est. Un autre phénomène aura des conséquences considérables sur la communauté juive québécoise : des milliers de survivants de la Shoah viendront s'installer au Canada à la fin des années 1940 et plusieurs choisiront Montréal comme lieu d'établissement. Comme l'illustre Anctil dans le cinquième chapitre, l'arrivée des survivants va entraîner des changements dans la communauté. Ces changements ne seront pas que démographiques, tel que l'explique l'auteur, le profil de la communauté se transformera à la faveur de la centralisation de l'imposant réseau d'institutions communautaires et de la création d'écoles à tendance orthodoxe.

Il ressort des chapitres 2 à 5 qu'au courant de la première moitié du vingtième siècle, trois grandes vagues de migrants originaires d'Europe de l'Est se sont établies à Montréal et ont eu chaque fois comme effet de reconfigurer le profil de la communauté. L'arrivée de milliers de Juifs d'Afrique du Nord à partir de 1956 aura une portée similaire et mènera à l'émergence d'un réseau communautaire juif de langue française. Dans le sixième chapitre, Anctil aborde brièvement les conditions de départ, d'arrivée et d'établissement de la communauté sépharade, principalement originaire d'Afrique du Nord. À la grande différence de leurs coreligionnaires installés au Québec, les Juifs marocains sont majoritairement francophones et manifestent un fort attachement à la langue et à la culture françaises, en plus de pratiquer un judaïsme différent à bien des égards. Bien que le demi-chapitre concernant ce groupe soit intéressant et que l'auteur reconnaisse l'apport des sépharades à la société québécoise, il est dommage que leur inclusion dans le récit se réalise par une constante comparaison avec les autres Juifs du Québec. Leur histoire est riche et une importante littérature historique à leur sujet est disponible, il est donc légitime de critiquer la faible place qui leur est

accordée dans cet ouvrage. Dans le même chapitre, Anctil rappelle que, même si la présence hassidique s'accroît dans les années 1960 et 1970, la formation de la communauté débute au moment du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Cette section est importante dans la mesure où les stéréotypes qui concernent les Juifs hassidiques et leur stigmatisation étant courants dans la société québécoise, le fait de mieux connaître leur histoire peut contribuer à déconstruire les préjugés qui persistent à leur égard.

Dans le dernier chapitre, Pierre Anctil se questionne sur ce qu'est l'identité juive contemporaine en montrant que, d'une personne à une autre et d'un sous-groupe à un autre, elle peut être perçue et vécue différemment. Ne croyant pas que l'on puisse en donner une définition précise, il fournit des clés de réflexion en mentionnant les piliers suivants : « l'orthodoxie, la mémoire de la Shoah et l'adhésion politique à Israël » (p. 402). Une part importante de ce chapitre est consacrée à différentes personnalités juives dont les activités ont considérablement bénéficié à la société québécoise, que ce soit dans le domaine des arts, des sciences, de la philanthropie, de l'architecture et de l'engagement politique, ce qui participe au renversement des perceptions de nombreux Québécois d'origine canadienne-française, qui croient que les membres de la communauté juive auraient tendance à vivre reclus.

Cette synthèse enrichit l'historiographie des communautés juives du Québec, mais certaines critiques doivent lui être adressées. D'abord, notons la faiblesse de la démonstration tendant à prouver qu'il y avait une réelle présence juive en Nouvelle-France. Ensuite, il est important de souligner l'espace disproportionné consacré aux différents groupes qui composent la communauté juive montréalaise alors que de nombreuses dimensions de l'histoire des Juifs originaires d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient auraient dû être présentées. En dernier lieu, une importante critique doit être faite en ce qui concerne le recours au lexique colonialiste dont use Anctil quand il parle, par exemple, de « découverte » de l'Amérique, terme désuet et qui contribue à nier la présence des populations

autochtones, ou d'«indépendance» d'Israël alors que cet État est une construction.

— Christine Chevalier-Caron
Université du Québec à Montréal

Daniel Poitras. *Expérience du temps et historiographie au XX^e siècle: Michel de Certeau, François Furet et Fernand Dumont*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2018, 350 p.

Peu fréquentée au Québec, l'histoire croisée comme pratique de recherche «met en rapport, souvent à l'échelle nationale, des formations sociales, culturelles et politiques, dont on suppose qu'elles entretiennent des relations¹». Distincte de l'histoire comparée et définie dans l'article programmatique de Werner et de Zimmermann au début des années 2000, cette dernière constitue la pierre angulaire de l'étude que propose Daniel Poitras de trois pratiques historiennes, soit celles des Français Michel de Certeau et François Furet et du Québécois Fernand Dumont. Tiré d'une thèse de doctorat déposée à l'Université de Montréal en 2013, l'ouvrage *Expérience du temps et historiographie au XX^e siècle* propose de retracer, dans différents textes signés par les trois historiens, les usages de la grammaire des temps historiques. En ce sens, ce sont les expériences du temps et leurs sémantiques qui font l'objet de croisements. Il s'agit ainsi, à l'aide de démonstrations, d'explorer un moment où l'on retrouverait une «brèche du temps» (p. 273) entre deux régimes d'historicité. Puisque l'approche de Poitras s'appuie sur une multitude de discours, d'événements biographiques, de prises de position devant certaines idéologies politiques ou religieuses pour retracer ces brèches, il serait malavisé de faire ici un résumé exhaustif des parcours des trois historiens qu'expose l'ouvrage. Le mouvement d'ensemble et la méthodologie

¹ Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, «Penser l'histoire croisée: entre empirie et réflexivité», *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n° 1 (2003), p. 8.